

Claire Rueff-Escoubes, *La sociopsychanalyse de Gérard Mendel. Autorité, pouvoirs et démocratie dans le travail*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Entreprise et société, 2008, 236 p.

Ghizlaine Lahmadi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1759>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.1759](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1759)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 375-376

ISBN : 978-2-86480-981-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Ghizlaine Lahmadi, « Claire Rueff-Escoubes, *La sociopsychanalyse de Gérard Mendel. Autorité, pouvoirs et démocratie dans le travail* », *Questions de communication* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 27 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1759> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1759>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Claire Rueff-Escoubes, *La sociopsychanalyse de Gérard Mendel. Autorité, pouvoirs et démocratie dans le travail*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Entreprise et société, 2008, 236 p.

Ghizlaine Lahmadi

RÉFÉRENCE

Claire Rueff-Escoubes, *La sociopsychanalyse de Gérard Mendel. Autorité, pouvoirs et démocratie dans le travail* Paris, Éd. La Découverte, coll. Entreprise et société, 2008, 236 p.

- 1 La sociopsychanalyse n'est pas une application de la psychanalyse à la société, mais « une tentative de comprendre comment le fait social influence le fait psychique individuel, y compris inconscient » (p. 12). L'ouvrage de Claire Rueff-Escoubès – membre actif de ce courant – en retrace les origines et la mise en pratique par Gérard Mendel (1930-2004) dans les lieux de formation et de travail, son efficacité, ses performances, mais aussi certaines limites.
- 2 Avant d'aborder la méthode d'intervention exercée par différents groupes de sociopsychanalyse, il convient de cadrer la pensée de Gérard Mendel et son cheminement sur près de 35 ans. Psychiatre, psychanalyste et anthropologue, il fit le constat que la psychanalyse ne rendait compte que d'une seule dimension de la psyché, celle du psychofamilial, structurée par des processus inconscients relevant des premières relations au sein de la famille et du développement affectif de l'enfant. Ainsi exclut-elle un pan de la réalité sociale, la dimension psychosociale, « ce second milieu qui détermine à sa façon la construction de notre personnalité : le milieu social, de la crèche à la maison de retraite en passant principalement par le contexte du travail. Matrice de la dimension « psychosociale » et participant de l'identité de chacun,« il

n'est plus organisé par la logique de l'inconscient individuel » (pp. 48-49). Dorénavant, la sociopsychanalyse considèrera ces deux dimensions comme l'essence même de la construction identitaire de tout individu, nécessaire à la compréhension de l'être humain dans sa globalité.

- 3 Par ailleurs, Gérard Mendel a constaté que la société autoritariste et patriarcale a cédé la place à un vide bien périlleux pour notre société : « Si nous ne travaillons pas à combler le vide laissé par l'ancienne et « bonne » autorité (de type paternel, compatible avec la société patriarcale) par l'invention de nouveaux cadres propres à développer la socialisation actuelle des enfants et des adolescents, nous allons vers une régression » (p. 45). Ce problème se trouve amplifié par le fait que nous projetons sur notre vie sociale « à notre insu les repères familiaux des relations parents-enfants comme ceux de la fratrie avec toute la charge émotionnelle qui les imprègne [...] : nous ne disposons plus totalement de notre capacité à voir les choses « telles qu'elles sont » et à y faire face, déformées par l'impact de notre subjectivité » (p. 63). L'autorité peut ainsi tirer sa force de la « blessure anthropologique » qui serait la reviviscence de « l'angoisse d'abandon », antérieurement vécue par l'enfant envers sa mère, et nous contraignant à la soumission, par une sorte de chantage extérieurement invisible, qui consiste à dire : « Ou tu m'obéis et je t'aime, ou tu me désobéis et je t'abandonne ». C'est pourquoi il serait nécessaire « de dégager la réalité objective partagée (sociale et collective dans les institutions de travail) par rapport à la réalité subjective (intime et individuelle) projetée par chacun sur ses rapports de travail » (p. 62).
- 4 Autre concept fondamental : l'« actepouvoir » qui comprend deux volets : le pouvoir sur l'acte et le pouvoir de l'acte. Le pouvoir sur l'acte, c'est sur chacun de nos actes notre libre part d'initiative, de décision et de réalisation. Ce pouvoir-là touche aux conditions de notre créativité et de ses applications. [...] Quant au pouvoir de l'acte, c'est le pouvoir propre à chaque acte posé, de modifier la réalité ; c'est le pouvoir créé par les effets de l'acte dans la réalité » (pp. 54/55). De ce concept majeur découle son corollaire : le mouvement d'appropriation de l'acte. L'idée est de « permettre à tout un chacun de s'approprier plus de pouvoir sur son acte de travail ou de formation, via une appropriation collective par son groupe d'appartenance, répondant ainsi au « besoin anthropologique d'appropriation de son acte ». Prendre le pouvoir sur ses actes, c'est donner sens et valeur à ce que l'on fait ; c'est aussi découvrir plaisir et motivation qui se perdaient jusqu'alors dans la division du travail.
- 5 Sur un plan théorique et méthodologique, Gérard Mendel s'appuie sur la sociologie, l'anthropologie et la psychanalyse. On en voit notamment les effets dans les deuxième et troisième chapitres où l'auteure présente l'action sociopsychanalytique. Plusieurs méthodes d'intervention y sont développées : le dispositif institutionnel Mendel (DIM) pour les lieux de travail, le dispositif d'expression collective des élèves (DECE) pour les lieux de formations (de la maternelle à l'université), et/ou d'autres formes plus ponctuelles de dispositifs. Selon un point de vue global, ces méthodes consistent à favoriser la socialisation grâce à la démocratie participative : « Le cadre de la méthode d'intervention repose sur quatre constantes (ou invariants) : des groupes homogènes de métiers ; des relations indirectes entre ces groupes via l'écrit et via un coordinateur ; des échanges centrés exclusivement sur l'acte de travail (au sens large, amont et aval compris) ; des règles spécifiques de fonctionnement, à l'intérieur de chaque groupe comme entre eux » (p. 75). Après ces échanges, « quelque chose sera réellement changé

dans la réalité du travail des personnes en même temps que la réalité verra se préciser [...] sa place, sa fonction et ses limites dans l'institution » (p. 77).

- 6 Le travail de Gérard Mendel consiste donc à identifier des problèmes – principalement sociaux –, à en comprendre les causes et à tenter d'y apporter des solutions. Ainsi la sociopsychanalyse se définit-elle comme une discipline du mouvement. Dans son lexique, on relève souvent l'idée de changement, de formation, de transformation. La conception de la nature humaine avancée par ce chercheur conforte ceci, puisque, selon lui, il n'y aurait pas une seule nature humaine, par ailleurs figée, mais une nature « travaillée, formée et reformée par le contexte social et historique où les individus s'inscrivent » (p. 51). L'idée du mouvement est aussi fort présente dans certains des concepts clés avancés par Gérard Mendel, tels « le mouvement d'appropriation de l'acte », « l'institution en acte », « le mouvement des groupes », ou encore l'articulation du psychofamilial au psychosocial s'opérant par un mouvement inconscient... Mais l'une des grandes originalités mendeliennes est la conception attribuée à la notion de pouvoir, qui offre aux chercheurs un renouvellement des approches car elle s'attache moins au pouvoir exercé par certains sur d'autres qu'à celui des actes.
- 7 Pour finir, la sociopsychanalyse a le mérite de proposer une méthode de médiation particulièrement concrète et expérimentée. Cette méthode rappelle celle de la « dynamique des groupes », travaillée par Kurt Lewin. En ce sens, elle peut alimenter les réflexions et recherches conduites en sciences de l'information et de la communication. Pour autant, on peut se demander si la sociopsychanalyse ne confère pas une place telle à la pensée sociale qu'elle en vient à limiter l'aspect psychologique de l'individu. En effet, la psychologie serait essentiellement convoquée pour expliquer les dysfonctionnements des individus, mais n'aiderait pas de façon concrète à la résolution de ces problèmes. Là réside un réel paradoxe. Au contraire, au lieu d'assister à un parfait enchevêtrement de la psychanalyse à la sociologie, on découvre des théories essentiellement critiques de la psychanalyse pour en arriver à une « thérapie » davantage sociologique. Cette formule évacue l'individu en tant qu'être subjectif et singulier au profit d'un homme social dont l'existence ne trouve sa force et sa valeur que dans le collectif. Pensée davantage durkheimienne qui définit l'identité en termes de « produit social » ou encore rousseauiste qui va jusqu'à dire que la reconnaissance est justement un renoncement à sa singularité. Mais... la richesse n'est-elle pas au contraire dans notre singularité et nos différences ?

AUTEURS

GHIZLAINE LAHMADI

CREM, Université Paul Verlaine-Metz, lahmadighizlaine@yahoo.fr